

18 Culture

Christine Vouilloz brûle au nom de Fréhel

SCÈNES La grande comédienne romande subjugue en diva des Années folles dans «Fréhel c'est moi» au Théâtre de Carouge, d'après un roman de Violaine Schwartz adapté par Gian Manuel Rau

ALEXANDRE DEMIDOFF
X @alexandredmff

La folie raisonnée d'une posée. Christine Vouilloz joue sa peau, toutes ses peaux sur scène, c'est sa grandeur. Elle assume le destin du caméléon, cet animal qui ne se ressemble jamais, qui court après ses couleurs entre ciel et buissons-ardents, qui reverdit à son gré, le veinard.

L'enfant de Vernayaz – en Valais – est ce médium-là: elle porte toutes nos humanités au Théâtre de Carouge dans *Fréhel c'est moi*, d'après un texte ensorcelé et aimant de l'autrice Violaine Schwartz, adapté et monté par Gian Manuel Rau.

Jouer, comme écrire, est la seule forme valable de nécromancie

Elle est Fréhel donc, la même Fréhel (1891-1951), comme on disait à la Belle Époque, cette ère où la jeune Colette froufroute au cabaret, où Marcel Proust se rince l'œil dans les hôtels de passe réservés aux hommes, où la jeunesse se déboutonne à l'aveugle, indifférente aux Cassandre qui prédisent les flammes bientôt sur l'Europe.

Née Marguerite Boulc'h un vendredi 13 juillet 1891, Fréhel est de toutes les bacchantes, jetée trop tôt dans le chaudron de la luxure, mal-aimée par des parents trop jeunes, fleur bleue, mais à tombeau ouvert, on le parie.

Un feu de joie. Une étincelle, et paf! elle brûle pour ce joli cœur de Maurice Chevalier. Elle a 20 ans en 1911, déjà un 78-tours enregistré, un des premiers de l'histoire. Elle sort du cloaque et Paris est à ses genoux. Gloire à la même Pervenche!

Elle s'en fout, elle n'a que Maurice dans les veines – et sa dose de coke. Damnation: il la largue pour Mistinguett, l'inférieure rivale.

Portrait cubiste d'une diablesse

Alors elle chante l'amour en fuite, donne le change quand des soldats montent, la fleur au fusil, dans les trains du malheur, s'emballe pour un Eugène qui lui promet de revenir des tranchées où il finira par crever.

Fréhel, telle que la poursuit Violaine Schwartz dans *Le Vent dans la bouche* (Editions POL) est cette farouche qui dit presque toujours oui, cette cousine en rêve d'Antonin Artaud – l'écorché magnifique de *L'Ombilic des limbes* – cette héroïne en mille morceaux à qui l'écrivaine Rachilde, sa presque contemporaine, aurait pu faire un sort. Et la voilà qui est devant vous, au Théâtre de Carouge, non pas elle, pas encore, mais une gouvernante vieille France dans un tailleur de révérende assise sur un canapé miniature, comme dans un roman de la comtesse de Ségur.

Mais qui est cette pincée tiraillée entre les mondes – à main gauche, un sol gris de cimetière avec son treillis et un rideau qui est une promesse en soi; à main droite, le comptoir d'un bar où envoyer valdinguer les idées noires? L'archiviste d'une âme lasse d'errer,



La comédienne Christine Vouilloz compose un portrait en mille morceaux poignant de la même Fréhel, égérie calcinée du Paris des Années folles. (MARIO DEL CURTO)

allez savoir. La ravaudeuse de nos amnésies sans doute.

La pythie de nos théâtres d'ombres, bien sûr. Plus prosaïquement, Christine Vouilloz joue la présidente d'une association qui milite pour qu'on rapatrie la diva des bals musettes au cimetière de Montmartre, là où elle fut mignonne et dragon, dans les bras des barons en goguette. Alors elle mobilise ses ouailles, vous, moi, dans la salle.

Dans un instant, elle sera double. Elle fredonnera sa célebrissime *Java bleue* et un gramophone délivrera la voix fauve de la croqueuse de miracles. Plaisir du tressage. Du vagabondage des bouches. Géographie des

songes. Gian Manuel Rau crée ce mouvement-là, cette instabilité féconde, celle qui permet à Christine Vouilloz – à l'origine du spectacle – de glisser sur la

L'interprète tombe sous vos yeux en enfance, ce privilège réservé à ceux qui aiment sans compter

pente de son désir, de se fondre dans l'image de son personnage, de lui échapper ensuite pour sans cesse la recomposer, sans se satisfaire jamais d'un visage. Ce qu'elle offre là est une forme de

portrait cubiste. Changer la perspective sans cesse. Tel est l'art de Christine Vouilloz. Elle marche comme sur du cristal quand elle affirme: «Personne ne l'a connue

brise, corps collé contre la grille, quand elle remonte, quatre à quatre, les marches de ses fortunes. Tout jaillit en geyser: la peau de soie souillée quand elle a 9 ans, la gloire d'une chanson quand elle a 14 ans, le sacre d'une nuit à Saint-Petersbourg, la syncope d'un archiduc russe, la coke comme potion magique.

Dans nos oreilles soudain, un aveu de fillette captive d'un puits: «J'ai le cafard, j'ai le cafard...» Le corps se glace et l'effroi transite les travées. Plus tard, Christine Vouilloz – car c'est bien elle alors – échafaudera un autel pour Fréhel.

Un médaillon, une guirlande, le bouquet ébouriffé d'une gratitude: l'interprète tombe sous vos yeux

A Boulimie, l'honnêteté conjugale fessée en riant

SCÈNES Pourquoi, dans le couple, veut-on toujours tout savoir? se demande «On ne se mentira jamais», à Boulimie jusqu'au 16 mars, avant une grande tournée romande

MARIE-PIERRE GENECAND

Votre couple vacille? Pas sûr que vous alliez voir *On ne se mentira jamais* en amoureux. Ou alors préparez-vous à quelques vagues (à l'âme) à la sortie... Car le texte d'Eric Assous ne rigole pas. Ou plutôt, il rigole au début, mais moins à la fin. Ce qui n'empêche pas un ping-pong verbal de haut vol entre Brigitte Rosset et Marc Donnet-Monay.

Sous la direction dynamique de Christian Scheidt, les deux comiques jouent un couple de 25 ans d'âge qui se confronte au tsunami de la jalousie et en ressort essoré. Mais pourquoi veut-on toujours tout savoir? interroge ce spectacle à l'affiche du Théâtre Boulimie, à Lausanne, jusqu'au 16 mars, avant une copieuse tournée romande.

Serge et Marianne sont heureux. Après un quart de siècle, ils s'aiment comme au premier jour, respirent la santé et Maxime, leur fils de 20 ans, s'appête à rentrer d'un séjour à Sacramento où il a parfait sa formation universitaire. Autrement dit, le paradis.

Sauf que Marianne n'est pas sereine. Elle sent quelque chose d'«enkysté» dans l'inconscient conjugal. Ou alors, elle a un grain. Car, à la faveur d'un mini-accident de voiture, elle exhume du passé une possible passade de son mari avec la sublime Sophie et creuse, creuse, creuse pour savoir ce qu'il s'est réellement passé entre eux, il y a 25 ans, et ce qu'il reste de cette amourette dans le cœur de Serge.

Apte ou pas à la vérité

En fait, soyons juste. Si l'épouse s'acharne, c'est qu'elle ne découvre que par bribes le fin mot de ce crush. Et vit mal le fait d'avoir été dupée. Pourquoi Serge a-t-il avancé masqué? «Car tout le monde n'est pas apte à gérer la vérité», répond l'époux, qui

prétend avoir voulu protéger sa moitié dont il connaît la susceptibilité. Hum. L'argument, suspect, ne manquera pas d'alerter ladite moitié qui, au final, se révélera plus stratégique que volcanique.

Du boulevard au drame

Le bonheur de ce spectacle? L'échange de la première partie où Brigitte Rosset excelle dans l'investigation forcenée. A peine une porte de la suspicion est-elle refermée par un Marc Donnet-Monay faisant l'innocent que l'obstinée en ouvre une autre d'un coup de pied musclé et recommence à fouiller. Le public éclate de rire à chaque relance salée et savoureuse cette escalade de la parano conjugale. Le texte d'Eric Assous, qui a reçu un Molière en 2015, est, à cet égard, parfaitement équilibré. On se pince devant tant d'excès fouineur avant de réaliser que cette soif d'infos n'était peut-être pas si injustifiée...

A la mise en scène, Christian Scheidt renforce l'effet comique du ping-pong

verbal en insistant sur le contraste physique entre les deux époux. Face à Brigitte Rosset, balle magique qui rebondit en tous sens dans l'appartement coquet (scénographie de Cédric Matthey), Marc Donnet-Monay fige son grand corps dégingandé dans une forme d'impassibilité. Comme s'il jouait la montre et encaissait les coups.

La musique d'Olivier Gabus contribue, elle, au suspense de la soirée. Plus le climat devient tendu, plus la bande-son regarde du côté du thriller et ajoute de la tension à la situation. Au fil de ce texte qui avance par boucles progressives – mais parfois un peu trop répétitives – sur les thèmes de la vérité et de l'honnêteté, on passe ainsi d'un boulevard piquant et léger à un drame conjugal tout aussi piquant, mais plus désenchanté. Voilà pourquoi les couples du public ne sont pas épargnés. ■

On ne se mentira jamais, jusqu'au 16 mars, Théâtre Boulimie, Lausanne. Puis grande tournée romande dont Genève en mai.

MAIS ENCORE

Julien Favreau désormais à la tête du Bèjart Ballet Lausanne La Fondation Bèjart Ballet Lausanne (BBL) et Gil Roman ont trouvé un accord. Ce dernier prévoit que le nouveau directeur artistique Julien Favreau entre en fonction le 28 février, a annoncé le conseil de fondation le même jour. (ATS)

De nouvelles accusations de viols visent Patrick Poivre d'Arvor

HARCÈLEMENT Le parquet de Nanterre a élargi l'enquête sur le présentateur français à deux viols et une agression sexuelle dénoncés par trois femmes différentes

AFP

L'information judiciaire visant Patrick Poivre d'Arvor, 76 ans, pour viols a été élargie à deux viols et une agression sexuelle dénoncés par trois femmes différentes, tandis que les plaintes ou témoignages de 19 autres femmes ont été classés, a indiqué hier le parquet de Nanterre, sollicité par l'AFP. Les faits classés l'ont été soit parce que leur nature est antérieure à la création du délit (pour les dénonciations de harcèlement sexuel), soit parce que les faits sont prescrits, selon le parquet. ■

A Fribourg, un copieux buffet cinéphilique

CINÉMA En mars, la 38e édition du FIFF fera notamment le grand écart entre le cinéma de Macédoine du Nord et la culture hip-hop

STÉPHANE GOBBO
X @stephgobbo

D'abord, la froideur des chiffres: 100 courts et longs métrages en provenance de 49 pays, répartis dans 13 sections pour un total de 230 séances publiques.

Ensuite, la chaleur des promesses: du 15 au 24 mars, la 38e édition du Festival international du film de Fribourg (FIFF) fera le grand écart entre le cinéma de Macédoine du Nord et des films traitant de la culture hip-hop, projettera des films iraniens sélectionnés par l'actrice iranienne en exil Golshifteh Farahani et offrira une carte blanche au réalisateur français Michel Gondry. Reconduisant en outre son programme «Un film, un repas» (une projection suivie d'un menu inspiré de son univers), la manifestation invite à un copieux buffet cinéphilique qui donne envie de tout goûter.

Commençons par la Macédoine, fruit des repérages effectués l'an dernier par Thierry Jobin dans les

grands festivals internationaux. «A ma connaissance, nous proposons le premier panorama jamais consacré à ce petit pays, avance le directeur artistique du FIFF. Il y a trois films qui ont d'abord attiré mon attention: *Housekeeping for Beginners*, sélectionné à Venise et traitant de l'homosexualité féminine, ainsi que *The Happiest Man in the World* et *God Exists, Her Name is Petrunya*, deux réalisations de Teona Strugar Mitevska, qui fera partie du jury des courts métrages. Ces trois titres sont d'une qualité telle qu'il était évident de consacrer la section Nouveau Territoire à la Macédoine du Nord.»

Humour absurde et digressions poétiques

Le pays est jeune et compte à peine plus de 1,8 million d'habitants, ce qui pousse l'ancien critique à souligner que la manière dont sa cinématographie s'est développée depuis le Lion d'or vénitien attribué en 1994 à Milcho Manchevski pour *Before the Rain* est «une sacrée leçon, notamment pour le cinéma suisse. On trouve une espèce d'humour absurde qu'on peut aussi avoir en Moldavie [pays à l'honneur en 2023] et qui est assez typique des Balkans, avec une ironie face à la dureté de

la vie. Un humour qui peut rappeler Kusturica, avec de belles digressions poétiques et des sujets très forts.»

Des sujets forts, il y en a également dans la section Cinéma de genre, dédiée cette année à la culture hip-hop – rap, graffiti et danses urbaines. L'occasion de voir comment celle-ci a essaimé à travers le monde depuis son émergence dans le New York de la fin des années 1970, avec entre autres des productions coréenne, colombienne, marocaine, allemande ou italienne.

Et aussi, comme c'est désormais la coutume à Fribourg, avec en bonus les choix du public, qui a pu voter pour les films qu'il aimerait voir parmi une vaste liste de propositions. Ont notamment été plébiscités, sans surprise, le fondateur *Do The Right Thing* de Spike Lee (1989) ou le *Scarface* de Brian De Palma (1983), un film de gangsters qui n'a intrinsèquement rien de hip-hop mais a eu une énorme influence sur plusieurs générations de rappers.

«Je viens d'Estonie et quand je suis arrivé en Suisse avec ma mère, on n'avait rien. J'avais 12 ans. Mais avec l'envie et la rage, j'ai réussi à me construire et à devenir ce que je suis. Et c'est ce qu'il a fait, *Scarface*», nous

disait par exemple Stress en 2005. La Compétition internationale longs métrages, qui demeure la vitrine du FIFF et a vu défiler au fil des décennies de grands cinéastes qui ont depuis mené de belles carrières, réunit quant à elle 12 titres, avec une forte domination asiatique et notamment quatre productions chinoises.

«Si on prend ces quatre films, mais ça vaut aussi pour l'ensemble de la sélection, je dirais qu'on a la compétition la plus «joyeuse» – mettez bien les guillemets – depuis une dizaine d'années, commente Thierry Jobin. Il y a évidemment des récits qui sont sombres, parce que lorsqu'on va sur des continents comme l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine, l'humour n'est pas forcément à la rigolade, mais il y a plusieurs films qui sont assez drôles, avec un sens de l'absurde qui renvoie d'ailleurs à la Macédoine du Nord. Que ce soit au Pérou avec *Cuadrilatero* ou en Chine avec *Day Tripper*, on trouve un humour qui peut rappeler Wes Anderson, Roy Andersson ou Jacques Tati. Disons que dans le monde dans lequel on vit, le rire est un peu la politesse du désespoir.»

38e Festival international du film de Fribourg, du 15 au 24 mars.

MAIS ENCORE

Pas de Rock Oz'Arènes à Avenches avant plusieurs années
Le festival Rock Oz'Arènes ne reviendra pas à Avenches (VD) avant la fin de la rénovation des arènes prévue à l'horizon 2029. Dans l'intervalle, le conseil de fondation se concentrera sur l'organisation de plus petits événements musicaux en Suisse romande. (ATS)

Un dernier tango pour la route

CINÉMA Le réalisateur German Kral signe «Adios Buenos aires», une émouvante comédie dramatique-romantique se déroulant dans l'Argentine en crise du début des années 2000

Julio aime son pays, l'Argentine, mais il est persuadé qu'il n'y a aucun avenir. Son futur s'écrit à Berlin, où il a décidé de s'installer avec sa mère vieillissante et Paula, sa fille adolescente. Les amis du groupe de tango avec lesquels il égaye les soirées d'un bar dépeuplé pensent que vouloir ainsi dire adieu à Buenos Aires s'apparente à de la trahison. Julio a le bandonéon triste, il joue les yeux dans le vague, perdus vers la promesse d'un ailleurs qu'il idéalise.

Mais les choses se compliquent: sa fille, amoureuse, n'a aucune envie de partir, tandis que la voiture qu'il devait vendre est démolie par Mariela,

une chauffeuse de taxi qui a une fâcheuse tendance à brûler les feux rouges. Laquelle, acceptant de le conduire çà et là pour éponger sa dette, va peu à peu lui montrer qu'un avenir heureux est peut-être encore possible sans devoir se déraciner...

Le retour du «Maestro»

Réalisateur et musicien argentin formé en Allemagne, German Kral a à l'instar de Carlos Saura beaucoup filmé le tango, à travers notamment des documentaires. Avec *Adios Buenos Aires*, il livre une fiction qui se décline sur plusieurs tableaux.

Entre Julio et Mariela se joue une histoire qui emprunte ses ressorts à la comédie romantique, tandis qu'en toile de fond il ancre son film dans une réalité économique et sociale, celle de la crise du début des années 2000. Il y greffe alors un come-back en mode Buena Vista Social

Club avec le retour au premier plan d'un vieux chanteur – connu comme le «Maestro» – que Julio et ses amis musiciens ont retiré dans une maison de retraite.

Moins à l'aise lors de quelques scènes de confrontation père-fille, qui charrient leur lot de clichés autour de l'incompréhension entre les générations, Kral trouve une belle justesse dès qu'il laisse la mélancolie douce-amère du tango infuser son récit.

La musique illustre parfaitement les sentiments ambivalents qui animent Julio, qui ne sait plus si quitter un pays qui sombre dans la crise est un acte de lâcheté ou une décision salvatrice. Une musique qui est le meilleur atout d'un film qui arrive au final à doucement émouvoir. ■ 5,6.

Adios Buenos Aires, de German Kral (Argentine, Allemagne, 2023), avec Diego Cremonesi, Marina Bellati, Carlos Portaluppi, Mario Alarcon, 1h33.

EN BREF

La Lake Parade confirme son retour en juillet 2024

Au vu du succès de l'édition 2023, après six années d'absence, la Lake Parade sera de retour l'été prochain à Genève. La 22e édition de la manifestation aura lieu les 20 et 21 juillet, ont annoncé mercredi ses organisateurs. L'édition 2023 avait attiré 150 000 personnes sous un soleil de plomb. ATS

Annulation du concert de Freeze Corleone à Nantes

Le Tribunal administratif de Nantes a confirmé hier la décision d'interdire un concert du rappeur Freeze Corleone prévu dans la soirée au Zenith de Nantes, et déjà reporté en raison d'une précédente interdiction. La préfecture avait justifié ce choix en expliquant que «l'artiste est connu pour ses références antisémites». Il est censé se produire à Genève le 8 novembre prochain. AFP

en enfance, ce privilège réservé à ceux qui aiment sans compter.

Jouer ses peaux, donc. L'art du comédien consiste à s'aventurer désarmé vers le continent perdu qu'il porte. Pour que l'inconnu qui nous habite accède à la parole.

L'artiste opère cette mue. Elle est Fréhel, c'est-à-dire elle-même, Christine, mais comme par-dessus bord. Appelez cela la grande magie d'une java bleue. ■

Fréhel c'est moi, Théâtre de Carouge (GE), jusqu'au 24 mars; Renseignements: www.carouge.ch

PUBLICITÉ



SOUAD MASSI

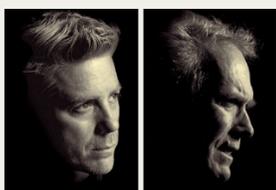
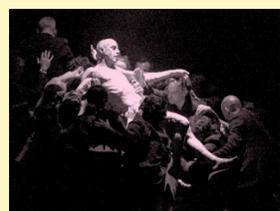
Je 29.2 – 20h
Concert

GENEVA CAMERATA

Di 10.3 – 19h

La danse du soleil
Musique / Théâtre / Danse – 1h

Danse et chorégraphie
Juan Kruz Diaz de Garaio Esnaola,
Direction musicale David Greilsammer



EASTWOOD BY EASTWOOD

Ve 15.3 – 20h

Concert

Les bandes originales des plus grands films de Clint Eastwood revisitées par son fils, Kyle Eastwood, et son quintet de jazz.

THEATRE CROCHETAN
monthey

crochetan.ch

MUSÉE D'ART D'HISTOIRE

L'ORDRE DES CHOSES

CARTE BLANCHE À WIM DELVOYE
26 JANVIER – 16 JUIN 2024, GENÈVE

Avec le généreux soutien de

CHU Hôpital de Genève
FONDATION ETRELLARD
FONDATION MIGORE

Un musée
Ville de Genève
www.genève.ch



LES RÉVERBÈRES : ARTS VIVANTS

Fréhel kaléidoscopique

📅 20 mars 2024 👤 Bertrand Tappolet

Dans Fréhel, c'est moi, le metteur en scène Gian Manuel Rau orchestre une immersion profonde et déroutante dans l'univers tourmenté et la résilience incertaine de l'une des figures les plus énigmatiques de la chanson française, Fréhel. Lynchien, singulier et enfantin.

Pour évoquer Fréhel, la pièce est une adaptation en forme de roman de voix et de récital de postures façon Cindy Sherman^[1], du récit dû à l'écrivaine, metteuse en scène et comédienne française, Violaine Schwartz, *Le Vent dans la bouche*. À travers une narration façon puzzle et grâce à l'impressionnante présence de la comédienne valaisanne Christine Vouilloz, *Fréhel, c'est moi*,

construit des passerelles entre un passé recomposé et un présent fragmenté en introduisant une protagoniste contemporaine, Madame Pervenche.

Madame Pervenche se voit obsédée par la chanteuse dite réaliste Fréhel au point de confondre sa propre existence avec celle de l'artiste. D'où, dans la pièce *Fréhel c'est moi*, un chassé-croisé audacieux, vertigineux voire une fusion entre ces deux identités, pour livrer des fragments de la vie et des états de corps de Fréhel et de sa narratrice. Ce qui marque ? Un rappel lancinant chez Fréhel de son incurable solitude, malgré les concerts, soirées de gala et les amants : « J'ai vingt-trois ans. Je saigne à cœur ouvert dans les applaudissements toutes catégories, princes et palefreniers, on me jette des diamants sur scène, je renvoie des insultes, ça rapporte. Dîner «Fréhel», Tango «Fréhel», solitude incurable. »

Loin du biopic

Polyphonique, la pièce ne propose pas un biopic. Mais plutôt des récits, voix (in et off), états de corps, atmosphères et chansons passées souvent sous formes d'extraits chantés par la comédienne Christine Vouilloz. La mélancolie est un thème récurrent dans le répertoire de Fréhel, notamment dans des titres tels que *La Java Bleue* écrite par Vincent Scotto (musique) et Géo Koger (paroles) et interprétée en début de spectacle. Ces chansons abordent souvent le thème de l'amour perdu, de la solitude et du désespoir, résonnant avec la vie personnelle tumultueuse de Fréhel.



Tant la mise en scène que le jeu de l'actrice rendent bien, quoique sur un mode parfois labyrinthique, cette fusion entre vie et chant chez Fréhel et la narratrice. En témoigne ce témoignage de Madame Pervenche insomniaque, alcoolique et hantée sur Fréhel : « ...tous mes gestes s'enlisent dans le vague de mon lit, et elle me chante sans arrêt à l'intérieur. Bombardement de notes dans le cortex. Si c'est pas *La Java bleue* c'est *J'ai l'cafard* ou *La Coco* ou *Sans lendemain*, une chanson chasse l'autre et ça revient au même. »

« **Enfantôme** »

Créer un décor à une personne disparue, des murs, des angles et des pièces déserte enfermant l'être dans un lieu à soi révélant ses intériorités. La scénographie se déploie comme une enfilade de non-lieux sous l'influence d'un collage montage de formes géométriques et matériaux, du tissu au ciment. Celui-ci doit beaucoup, selon sa conceptrice Anna Hölck, à l'esprit des avant-gardes du premier quart du XX^e siècle, cubisme, expressionnisme, constructivisme. Dès lors, le vécu pendule entre la chambre frustrée, la guinguette, la rue où a commencé à chanter Fréhel et le cimetière. C'est là *in fine* que Christine Vouilloz campe une Fréhel en nuisette blanche, joueuse, mutine quasi-épiphanique après avoir tiré son dernier verre de rouge d'un robinet à tombes : « La fin des fins, c'est l'enfance qui remonte toujours, impérissable, reconnaissable, méconnaissable, sable, le marchand de sable va venir... »

Au plateau, s'inscrivent à même le sol quelques feuillets manuscrits du livre qu'entreprend en vain d'écrire Pervenche sur Fréhel, tout en luttant contre ses propres démons, dans un effort désespéré de faire revivre la légende oubliée rebaptisée « l'inoubliable oubliée ». Son rêve ? Convaincre le Président de la République de déplacer les restes de la diva de la zone et des laissés-e-s pour compte d'un modeste cimetière à un plus prestigieux.

Voix nue

Fréhel chantait à voix nue son répertoire de chansons comme des incantations lors de concerts déclinés parfois en messe noire. Elle y prenait à partie son public et l'invectivait. D'où ses murmures chantournés rappelant les figures croisées de Bjørk et de la poétesse et chanteuse d'avant-garde étasunienne, Diamanda Galás. Cette artiste passe ainsi de sa voix lyrique mais proche du cri parfois d'étranges mélopées, hurlant sur un mode rappelant la glossolalie.



C'est peu dire que la comédienne valaisanne Christine Vouilloz donne de sa personne pour camper le binôme Pervenche-Fréhel passé dans une spirale d'insomnie et d'alcool. Serrée dans son tailleur-veste bleue, fin sourire en coin, la comédienne pratique souvent un humour tout bernardien, qui naît parfois de l'absurde et du fiasco.

50 nuances de cuite

Au Théâtre de Carouge, l'on n'avait sans doute guère vu les vertiges et vestiges de l'alcool s'exercer avec autant de réalisme, de tragique et de grotesque sur un corps féminin depuis *Cinzano de Lioudmila Petrouchevskaïa* (2003) monté par un adepte du théâtre du quotidien, le Russe Roman Kozak. Pour *Fréhel c'est moi*, il s'agit de traduire le personnage bifide, à mi-corps entre Pervenche et Fréhel naviguant entre vin rouge, cocaïne et éther.

Son récital de postures et poses se révèle impressionnant. Affalée telle flaque au sol, rampant à quatre pattes en état second, silhouettée dans la pénombre, parlant aux murs, jambes écartées de poupée disloquée hurlante. C'est un véritable récital de silhouettes fêlées. Elle évoque aussi, non sans ironie, son débarquement à Constantinople alignant dix verres alors que son navire l'oublie. Elle échouera à un bordel rebaptisé « trou à rats ». Fréhel tiendra peu ou prou et avec des pauses ce régime hallucinant dans un parcours chaotique au long cours, 59 années.

Tabou

Mine de rien, l'interprétation tour à tour vériste et somatique de l'actrice brise un tabou autant scénique que social. Soit la représentation et les états de corps de la femme sous ivresse. Prenez la scène qui la découvre picoler à une tonnelle. Fréhel évoque les hommages tardifs rendus à sa personne de Fréhel par Fernandel et Maurice Chevalier. Envers le dandy de la chanson et du cinéma, la chanteuse se montre des plus rancunières depuis qu'il l'a quittée pour Mistinguett. Maurice lui offre un chèque de 200'000 francs qu'elle versera à la SPA. Son côté « chienne » rêvant d'égorger sa rivale ?

Pour mémoire, des auteurs comme Maurice Chevalier ont contribué au répertoire de Fréhel, avec des chansons qui dépeignent la vie dans les bas-fonds de Paris, la lutte pour la survie et l'espoir malgré l'adversité. Et dépeindre ce « salaud de Maurice », du seul point de vue reconstitué de l'esprit embrumé et vindicatif de Fréhel comme le fait l'écrivaine Violaine Schwarz pose assurément problème.

Dédale

À travers l'adaptation du récit *Le Vent dans la bouche*, cette mise en scène pulvérise le simple biopic pour explorer les méandres d'une vie à la fois spectaculaire et tragique, la figure d'Antigone y étant évoquée. « J'ai deux mille ans, les narines pleines de sable, les copines m'appellent Antigone... Le chagrin traverse les années sans vieillir. » La performance de Christine Vouilloz, oscillant de la

narration à l'incarnation, offre une passerelle entre passé et présent, réel et imaginaire, soulignant l'empreinte laissée par Fréhel dans l'univers de la chanson réaliste.

Le choix du récit palimpseste de naviguer entre différentes temporalités et réalités, quitte à égarer épisodiquement son public, met en lumière une quête d'identité et de reconnaissance, non seulement de Fréhel mais aussi de celles qui se sont perdues dans l'ombre de figures masculines dominantes de leur époque. Cette pièce devient alors un écho à la lutte contre l'oubli des voix féminines tuées dans l'histoire.

Mélancolie

La collaboration entre Rau et les artistes impliquée-s, dont la contribution en feuilleté sonore palimpseste de Graham Broomfield et l'accompagnement musical de Théodore Monnet, enrichit l'expérience théâtrale, plaçant la voix au cœur de la narration. Cette dimension sonore ne se contente pas d'accompagner le récit ; elle participe pleinement à la construction d'un univers où la voix de Fréhel, avec ses ruptures et ses désaccords, continue de résonner et de défier le temps.



Par sa complexité et sa profondeur expérimentale, *Fréhel*, c'est moi interroge non seulement la vie d'une artiste tourmentée et inoxydable mais aussi notre rapport à l'histoire, à l'art, et à la mémoire collective. Un feuillet de de salle intitulé « Entre les feuilles » mentionne plusieurs inspirations pour le travail du metteur en scène. Le film de 7h30 *Satantango* de Bela Tar pistant une errance poétique dans une époque révolue et le travail photographique performatif surréaliste de Francesca Woodman disparue à 22 ans et contemporaine exacte de Cindy Sherman. Elle capture des présences fantomatiques à travers son corps en autoreprésentation qui aspire à la révélation dans la disparition dès son premier autoportrait à l'âge de 13 ans.

Ces références illustrent une exploration de l'effacement et la précarité de l'être aussi à l'œuvre dans la pièce. Quant à elle, la composition picturale de Cy Twombly, relevant de l'expressionnisme

abstrait, encourage à ressentir les émotions plutôt qu'à analyser, tandis que l'ouvrage de chevet de Rau, *Le Livre de l'intranquillité* de Fernando Pessoa, joue comme la pièce de la figure du double. Il suggère une mélancolie profonde, reflétant la complexité émotionnelle du personnage dédoublé de la pièce (Fréhel et la narratrice). Ces sources éclairent une expérience scénique singulière, où la disparition, la contemplation élégiaque, et une réflexion sur la condition humaine et la narration sont au premier plan.

Bertrand Tappolet

Infos pratiques :

Fréhel, c'est moi, d'après le roman de Violaine Schwartz *Le vent dans la bouche*, au Théâtre de Carouge, du 27 février au 24 mars 2024

Adaptation et mise en scène : Gian Manuel Rau

Avec Christine Vouilloz

<https://theatredecarouge.ch/spectacle/frehel-cest-moi/>

Photos : © Mario del Curto

[1] Sous des facettes multiples, la photographe et artiste multidisciplinaire américaine Cindy Sherman surjoue avec un sarcasme ironique et malaisant les archétypes sociaux et cinématographiques du féminin, en plongeant parfois dans le grotesque et la détresse.

← Technologie perverse ou pervertie ?

Laisser un commentaire

Votre adresse e-mail ne sera pas publiée. Les champs obligatoires sont indiqués avec *

Commentaire *

Si Fréhel nous était contée

Publié le 23.02.2024



Gian Manuel Rau © Anne Hölck



Fréhel c'est moi est à savourer du 27 février au 24 mars au Théâtre de Carouge. Fréhel a laissé une empreinte indélébile sur la scène musicale française de la Belle époque et de l'entre-deux-guerres. Son parcours atypique, entre ascension fulgurante et descente aux enfers, se dessine comme une tragédie gorgée de réalisme, à l'image des chansons qui ont immortalisé son nom.

Après *Mademoiselle Julie*, d'August Strindberg (Théâtre de Carouge, 2015), le metteur en scène Gian Manuel Rau, maître dans l'art de passer les temporalités à la scène, adapte le roman enquête signé Violaine Schwartz, comédienne, chanteuse et écrivaine, *Le Vent dans la bouche* pour le même plateau de la cité sarde.

Ce récit kaléidoscopique se décompose ici musicalement en quatre mouvements. Sous les traits de Christine Vouilloz, comédienne et chanteuse, l'on découvre notamment une narratrice ne parvenant pas à écrire un livre sur Fréhel et «se noyant dans ses brouillons»*.

Elle se révèle toutefois déterminée à faire voyager la tombe de Fréhel du modeste cimetière parisien de Pantin à celui de Montmartre. Ce dernier accueille Berlioz, Degas, Stendhal, Zola, et fort peu d'artistes femmes au demeurant.

Malgré un succès initial avec des enregistrements sous le nom de Pervenche chez Odéon en 1909, la vie personnelle de Fréhel est tout sauf un conte de fées. La mort d'un enfant en bas-âge et l'infidélité de son mari la conduisent rapidement au divorce en 1910. Les années qui suivent sont une succession de voyages tumultueux à travers l'Europe de l'Est, marqués par la drogue et l'alcool.

Son succès en 1939 avec *La Java bleue* témoigne de sa résilience malgré les turbulences personnelles. L'héritage musical de Fréhel réside non seulement dans ses chansons, empreintes de réalisme et d'émotion, mais également dans sa capacité à renaître de ses cendres et à transcender les épreuves. Rencontre avec Gian Manuel Rau.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans cette forme de mise en abyme et de récit-investigation signé Violaine Schwartz autour de Fréhel?

Gian Manuel Rau: C'est par la comédienne et chanteuse Christine Vouilloz que j'ai fait connaissance du récit de Violaine Schwartz, *Le Vent dans la bouche*. S'ensuivit une découverte de la chanson réaliste par ses textes essentiellement. La lecture de Schwartz se révéla un vrai coup de foudre, à l'image de toute son œuvre romanesque.

Cette actrice et chanteuse recourt à une langue parlée, proche de l'oralité qui appelle littéralement le théâtre au plateau. Sa manière de dépeindre des destins de femmes qui cambriolent parfois la vie des autres avec une belle énergie.

En témoigne la narratrice et héroïne de son roman *Le Vent dans la bouche*, qui est professeure de musique à l'école pour des enfants. A 25 ans, elle quitte ce mandat après la découverte de Fréhel. Désormais, ce personnage fantasque dédie sa vie entière à cette âme-sœur qu'est Fréhel pour elle. Elle se nichera désormais dans son ombre, y développant une vie parallèle qui m'a passionné.

La narratrice est membre d'une association voulant le passage de la sépulture de la chanteuse d'un cimetière parisien de second rang à un cimetière plus prestigieux. Ce personnage baroque semble aussi se dissoudre dans l'alcool pour rejoindre certains traits de Fréhel.

Le parti-pris de Violaine Schwartz est de recourir à une adresse très directe dans son écriture. Sans s'étaler dans les beautés de la langue française qui me semble toujours un danger. Le rythme du texte est magnifiquement saccadé, très musical. Et extrêmement moderne.

Je n'ai pas été intéressé à dévoiler le parcours d'une femme finissant par sombrer dans l'alcool à son domicile et voisinant avec le suicide. C'est bien plutôt la folie présente dans le texte que j'ai souhaité suivre.

C'est un récit d'une grande clarté où cette protagoniste rejoint la chanteuse réaliste par l'imaginaire et la consommation de certaines drogues qui ont accompagné la vie de Fréhel.

D'où le titre de votre création...

Oui. Fréhel c'est moi amène à assister sur scène chez cette narratrice campée par Christine Vouilloz à une vraie métamorphose en Fréhel âgée accoudée dans un bar à Montmartre. Elle joue avec des identités plurielles et fait ce qu'elle veut. Au fond, ce personnage est aussi un alter ego de l'écrivaine Violaine Schwartz que j'ai eu le plaisir de rencontrer. Il se dégage une haute précision de cette figure de fanatique du travail de Fréhel imaginée par l'écrivaine.

Elles se révéla enthousiaste en découvrant mon adaptation de son roman, *Le Vent dans la bouche*. Il existe une polyphonie tant musicale que d'identités dans ce texte. Ce livre participe d'une radicalité clairvoyante que j'ai pu croiser, sous d'autres formes, chez Elfriede Jelinek et Sarah Kane.

Son récit touche aussi à la tragédie grecque. Il est ainsi heureux de servir et célébrer nombre de formes théâtrales dans cette soirée avec *Fréhel c'est moi*.

Il est aussi question de retour perpétuel à l'enfance car nous sommes tissé.es de fils d'enfance et de contemplation de la vie des autres.

La narratrice est un personnage qui a décidé de sécher sa vie normale comme l'on sèche des cours. La mise en scène et la scénographie fuient tout réalisme. Ceci pour se confondre plutôt avec un drame à stations au cœur d'un rêve. Tout est onirique dans cette pièce.

Sortant très rarement, notre personnage se dit depuis la vue des passant.es qu'elle a de sa fenêtre que c'est ici elle qui promène un enfant dans a poussette. Là qui adopte cette démarche singulière. Elle se projette dans tous les êtres vus de sa fenêtre.

Oui, cette narratrice a un côté fortement enfantin, dans le bon sens du terme.

Et une perspective transhistorique par ses mots: «J'ai deux mille ans, on m'a jetée dans un tombeau d'oubli, je m'appelle Antigone...»

Les mille ans se traduisent d'abord concrètement dans l'âge physique de Fréhel, sa difficulté à se mouvoir. On peut la voir à l'image d'un animal centenaire, disons une vieille tortue, voire un dinosaure ayant de grandes difficultés à bouger.

Mille ans, cela apporte aussi une dimension de gloire éternelle. Celui d'une forme d'archétype héroïque tragique atteignant le rang d'une Médée, d'une Clytemnestre ou d'une Antigone. Ou plus simplement d'une fille qui désobéit à la vie normale et attendue.

Comme cela se traduit-il chez Fréhel?

Chez elle, l'alcool et d'autres drogues (cocaïne et éther) ne surgissent pas du néant. Ou d'une vogue de l'entre-deux-guerres dans certains milieux artistiques, littéraires et journalistiques. C'est bien plus profond et participe de ne pas partager et vivre la réalité telle qu'elle est. Dure, âpre.

Pour Fréhel, il y eut l'inconvénient d'être née dans un milieu pauvre. D'où le désir de faire autrement et de vivre dans une réalité onirique.

Evoquant la cocaïne et ses ruptures tumultueuses, *La Coco*, l'une de ses chansons parmi d'autres est dans le spectacle. On y entend: «Dans l'coeur j'y ai mis mon couteau/Je veux de la coco/Ca trouble mon cerveau».

Les chansons présentes dans la pièce sont à une ou deux exceptions près, celles qui sont citées par Violaine Schwartz dans *Le Vent dans la bouche*. La narratrice dans le livre ne chante d'ailleurs pas. Ma version est polyphonique. Elle rend compte de la sincérité et de la vérité des paroles des chansons de Fréhel relativement à sa vie.

Dans la mise en abyme de son existence, Fréhel nous donne directement ses mots et son vécu douloureux dans la tronche. Si elle raconte avec une grande franchise certains épisodes de sa vie, l'on peut se dire qu'elle en serait parfois fière.

Pour le côté musical.

Aux côtés du créateur sonore Graham Bromfield, nous avons notamment travaillé avec un accordéoniste et pianiste suisse, Théodore Monnet. Mais surtout avec toute une bibliothèque sonore, le bruit des touches, des atmosphères venteuses ou pluvieuses et une dimension désaccordée que l'on retrouve dans certains vieux accordéons que possède le musicien.

Ce côté désaccordé est fondamental dans le texte de Violaine Schwartz**. Si l'instrument existe comme bien tempéré et accordé, le personnage dans son spleen et sa folie entend plutôt des voix. Surtout, elle ne peut plus percevoir les notes justes tant ces notes explosent littéralement dans son cerveau.

Il fallait faire entendre cette dimension au théâtre afin de soutenir ce qui se déploie visuellement au plateau.

Fréhel en scène?

Extraordinaire. Elle chantait à voix nue, sans micro qu'elle n'aimait pas. Lors de quasi-messes noires, Fréhel envoutait, électrisait son public allant jusqu'à l'invectiver. Cette femme était un événement sur scène. Comme l'est aujourd'hui la comédienne et chanteuse Christine Vouilloz, qui parcourt des identités multiples avec une formidable aisance et que j'apprécie beaucoup.

Tantôt c'est la narratrice du roman de Violaine Schwartz qui écrit le livre, tantôt, c'est Fréhel qui l'écrit. Loin d'imiter Fréhel ou ce que l'on en sait, Christine Vouilloz est laissée libre dans son répertoire de gestes. Il va du minimalisme total, parfois proche de la peinture immobile, à l'explosion au détour de certaines scènes.

Nous ne sommes pas dans l'illustration, mais résolument dans l'invention.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet

Fréhel, c'est moi
Du 27 février au 24 mars au Théâtre de Carouge

D'après le roman-enquête *Le Vent dans la bouche*, de Violaine Schwartz
Gian Manuel Rau, mise en scène
Avec Christine Vouilloz

Informations, réservations:
<https://theatredecarouge.ch/spectacle/frehel-cest-moi/>

* **Propos de Violaine Schwartz in: *Entre les lignes*, Espace 2 (RTS), 11.04.2013.**
** **«*Le cerveau tapissé de chansons fantômes, infecté de mélodies en ruine, quarts diminués, tierces en miettes, parfois c'est juste deux notes qui tournent***

inlassablement derrière mes pensées, parfois une bouillie de notes, parfois une seule, comme un clou...», lit-on dans la pièce, ndr.

Scènes

En Suisse romande, vingt-cinq

D'Adèle Haenel à Chiara Mastroianni, de Brigitte Rosset à Omar Porras, le printemps théâtral s'annonce luxueux. Notre sélection en toute subjectivité, pour le bonheur de partager nos enthousiasmes

Marie-Pierre Genecand
et Alexandre Demidoff

🐦 @alexandredmff

Qui suis-je dans le miroir de nos théâtres? L'année vient de commencer et déjà sonne l'heure des choix cruciaux. Dominique Blanc, Chiara Mastroianni, Adèle Haenel, Brigitte Rosset, Marc Donnet-Monay, Laurent Deshusses, entre autres, joueront un peu de leur vie – et de la nôtre – ces six prochains mois. Ils bouleverseront, allégeront, dérideront dans des spectacles qui changeront parfois la vie.

Cette offre est le luxe de la Suisse romande. Il est l'apanage de tous les cantons, de Delémont à Sion, de Genève à Neuchâtel, de Fribourg à Lausanne. Parce qu'une sortie théâtrale est toujours une fête, mais qu'il n'est pas toujours facile de s'orienter, nous avons sélectionné 25 pièces, classées en fonction du spectateur ou de la spectatrice que vous êtes. Le ravissement est au coin de la rue.

Vous aimez raisonnablement le théâtre et vous n'avez pas plus de trois soirées à lui consacrer

«Le Ciel de Nantes»

La déflagration de l'enfance quand elle vous revient à la figure. Avec son juke-box, ses films qui sont des illuminations, ses dimanches où une smala se chahute autour du gigot. Longtemps, le cinéaste Christophe Honoré a voulu filmer l'histoire de sa famille. N'y parvenant pas, il a sublimé cet échec en spectacle merveilleux. Caméra au poing, le jeune Christophe confesse les fantômes de son passé qui défilent dans une salle de cinéma. Une bande de comédiens époustouflants – dont Jean-Charles Clichet, Harrison Arevalo, Marlène Saldana et Chiara Mastroianni – se fond dans ce rêve de théâtre. **A. Df**
Lausanne, Théâtre de Vidy, du 31 janvier au 8 février.

«Extralife»

Tous ses spectacles ébranlent. Depuis ses débuts, il y a 20 ans, Gisèle Vienne arpente une maison hantée. Une catastrophe a eu lieu, le présent s'est fracturé et a disséminé ses morceaux dans le cosmos du temps. Cette artiste passionnée de philosophie, formée à l'art de la marionnette, signe ainsi des pièces qui baignent dans les eaux noires du trauma. *Extralife*, sa nouvelle création, plonge dans le cerveau cabossé d'un frère et d'une sœur. Dans leur voiture, au retour d'une fête, ils revoient les gestes poisseux d'un oncle abuser. Dans le no man's land de la douleur, Adèle Haenel, Theo Livesey et Katia Petrowick débusquent les démons du passé. Un exorcisme somptueux. **A. Df**
Genève, Comédie, du 21 au 24 février;
Lausanne, Théâtre de Vidy, du 12 au 16 juin.

«Foucault en Californie»

Un road-trip en compagnie de Michel Foucault. C'est le projet d'un jeune universitaire américain, Simon Wade, au début des années 1970.

Il vénère l'auteur des *Mots et les Choses* et de *Surveiller et punir*. Il l'aborde à l'occasion d'un colloque et lui propose une virée dans la Vallée de la mort, agrémentée de doses de LSD. Cette histoire, Simone Wade l'a racontée des années plus tard. Le cinéaste Lionel Baier la met en scène avec un brio malicieux. La stupéfiante Dominique Raymond incarne le philosophe, entourée de Valerio Scamuffa et de Leon David Salazar. La fièvre d'une époque. Pas d'overdose, mais un vol plané qui met en joie. **A. Df**
Genève, Comédie, du 8 au 16 février.

«La Douleur»

Se draper dans un texte comme dans une étoile. Comédienne vertigineuse, Dominique Blanc joue *La Douleur* depuis 2007. C'est Patrice Chéreau qui la met en scène alors avec la complicité de Thierry Thieû Niang. La sociétaire de la Comédie-Française dit depuis ce texte bouleversant de Marguerite Duras. Elle y attend son mari, l'écrivain Robert Antelme, qui doit revenir du camp de concentration de Dachau. Chaque jour d'attente est un calvaire. Le retour de ce mort-vivant sera un bouleversement. Dominique Blanc en transmet la déflagration. **A. Df**
La Chaux-de-Fonds, Théâtre populaire romand, le 17 février.

«Le Suicidé, vaudeville soviétique»

Une farce au pays des Soviets. L'écrivain Nicolai Erdman a cette audace au début des années 1930, dans *Le Suicidé*. Son héros, Sémione, bon à rien mais malin comme un ouistiti, vit aux crochets de son épouse – ô opprobre, ô désespoir. Dans ce cul-de-sac existentiel, il a une idée foudroyante: inviter le voisinage à miser sur le suicide qu'il envisage. Le metteur en scène français Jean Bellorini monte avec une légèreté acérée cette satire du paradis soviétique – censurée par Staline – où brûlent des comédiens formidables, dont le jeune François Debloek dans la peau du suicidé. Un vertige comique. **A. Df**
Carouge, Théâtre de Carouge, du 1er au 16 mars.

«Ma Colombine»

Un elfe. Un lutin. Un mage aussi, qui voit loin. Et un malin encore qui séduit grands et petits. Omar Porras est tout cela. On le sait depuis vingt ans qu'on le voit se glisser, vif argent, dans les habits d'une vieille dame, d'un diable ou d'un grabataire esseulé. Et qu'on le voit diriger ses comédiens, d'ici ou du Japon, dans des fables ensorcelées. Mais, depuis 2019, on sait en plus d'où vient ce talent. D'un mélange de rudesse et de rêve, de racines et de ciel. Dans *Ma Colombine*, le comédien et metteur en scène raconte son enfance en Colombie, puis son arrivée à Paris. Sous la plume de Fabrice Melquiot, le récit est un flot de sensations qui donne le frisson. **M.-P.G.**
Delémont, Théâtre du Jura, les 27 et 28 mars.



Avec «Plutôt vomir que faillir», l'artiste Rébecca Chaillon met à nu les révolutions intimes d'une adolescente noire et française, «ni mince ni hétéro.» (Marikel Lah)

«Antigone in the Amazon»

S'il n'avait pas été metteur en scène, Milo Rau aurait été reporter ou sociologue. L'artiste bernois a passé quelques semaines dans l'Etat de Pará au Brésil. Il a échangé avec des activistes du *Movimento dos Trabalhadores Sem Terra* qui combattent la déforestation sauvage. Avec eux, il a conçu *Antigone in the Amazon*. Ou comment l'héroïne de Sophocle reprend du service pour dénoncer un ordre inique. L'actuel directeur du Wiener Festwochen déchire le voile des indifférences, film et témoignages à l'appui. Sa dernière création, au Grand Théâtre à Genève, porte le titre de *Justice*. Car telle est son obsession. **A. Df**
Lausanne, Théâtre de Vidy, du 19 au 22 juin.

Vous allez au spectacle avec vos ados le plus souvent possible

«Le Conte des contes»

Un feu d'artifice, façon viscéres. Une explosion de propositions qui part des univers *creepy* de Tim Burton pour arriver à un cabaret plumes et paillettes digne de *La Revue*. Avec *Le Conte des contes*, immense succès depuis sa création en 2020, Omar Porras renoue avec la cruauté vivifiante de son classique, *La Visite de la vieille dame*, les tripes et les abats en plus. Et, de Philippe Gouin à Jeanne Pasquier, en passant par Simon Bonvin qui compose un prince totalement hébété par qui tout arrive, les comédiens sont incroyables de talent et de vivacité. **M.-P.G.**
Neuchâtel, Théâtre du Passage, le 15 février;
Fribourg, Théâtre Equilibre, le 20 mars; Renens, Théâtre Kléber-Méleau, du 30 avril au 5 mai.

«Les Promesses de l'incertitude»

Le ciel lui tombe sur la tête et on en redemande. L'acrobate et danseur Marc Oosterhoff a le sérieux des grands burlesques. L'enfant d'Yverdon entre en scène avec une tour infernale dans les bras – une pile de cartons qui tanguent. Tout va s'effondrer bien sûr... mais peut-être pas. L'artiste, dont on a aimé l'automne passé *Préparation pour un miracle* – au Théâtre de Vidy et à la Comédie de Genève – affronte des démons de lui seul connu dans *Les Promesses de l'incertitude*. Sa maladresse affichée est un sommet de ruse virtuose. Sa candeur philosophique grise. **A. Df**
Sion, le Spot, le 26 mars.

«20 000 Lieues sous les mers»

Christian Hecq, rebaptisé «l'homme-caoutchouc», est connu pour ses interprétations plastiquement folles des personnages comiques. Ici, dans cette adaptation du célèbre roman de Jules Verne, c'est en qualité de metteur en scène que le sociétaire de la Comédie-Française s'illustre



Pour «Antigone in the Amazon» au Théâtre de Vidy en juin, l'artiste bernois

aux côtés de la plasticienne Valérie Lesort. Recourant à des moyens ancestraux pour représenter les fonds marins, le duo a créé un fleuron du théâtre fantastique dans lequel machines, marionnettes et effets lumineux font le bonheur des spectateurs. Le spectacle, qui a obtenu le Molière de la création visuelle en 2016, est à savourer à L'Equilibre-Nuithonie, pour deux dates uniques en Suisse. **M.-P.G.**
Fribourg, Théâtre Equilibre, les 18 et 19 mai.

«C'est beau et c'est pas grave»

La Fribourgeoise Marjolaine Minot a un univers bien à elle. Dans *La Poésie de l'échec*, elle mélangeait le théâtre réaliste où les personnages parlaient normalement avec des bulles surréalistes pendant lesquelles, ces mêmes personnages dévoilaient leurs pensées secrètes. Le procédé n'est pas révolutionnaire, mais permettait d'ouvrir large les portes de l'imaginaire. Dans *C'est beau et c'est pas grave*, spectacle pour enfants dès 8 ans, deux vagabondes, qui errent au milieu de nulle part, tombent sur une chaise et se demandent si c'est vraiment un siège ou plutôt un piège. «Dans la vie, il y a ce qu'on explique et ce qu'on n'explique pas, commente l'artiste. Ce qu'on n'explique pas, parfois, ça fait peur et pourtant c'est beau et ce n'est pas grave, parce que de toute façon, ce qu'on croit vrai, souvent, devient faux, et inversement.» L'art de la relativisation à hauteur d'enfant. **M.-P.G.**
Genève, Théâtre Am Stram Gram, du 8 au 24 mars.

Vous voulez que la soirée soit gaie, spirituelle au minimum

«Rébecca Balestra»

Elle a des allures de diva et le parler populaire d'une poissonnière. Rébecca Balestra, qui allume les scènes théâtrales avec sa présence lapidaire depuis douze ans, s'est lancée dans le stand-up il y a deux ans et, pareil, la charge est massive. Dans *Rébecca Balestra*, la comédienne parle de sexualité, de prostate et de peinture classique avec le même scepticisme distant et, chaque fois, on rit de l'offense. Pas étonnant que son modèle anglais soit Ricky Gervais. La belle pratique le même humour, provoc et dérangeant. **M.-P.G.**
Vernier, Salle du Lignon, le 3 février; Lausanne, Arsenic, du 15 au 17 mars.

spectacles flamboyants



Milo Rau a engagé des activistes brésiliens qui dénoncent le saccage de la forêt amazonienne. (Kurt Van der Elst)



Adèle Haenel, Theo Livesey et Katia Petrowick marquent dans «Extralife», nouvelle création de l'artiste franco-autrichienne Gisèle Vienne. (Estelle Hanania)

«On ne se mentira jamais»

C'est la première fois que Brigitte Rosset partage la scène avec Marc Donnet-Monay. Et comme toutes les premières fois, ce nouveau combo met l'eau à la bouche. Dirigés par Christian Scheidt, les deux humoristes défieront le mariage avec *On ne se mentira jamais*, pièce d'Eric Assous qui, à la faveur d'un accident de voiture, regarde sous les draps d'un couple dont la passion amoureuse semble inexorable. L'élément déstabilisant? Le doute, qui ronge et corrode la plus solide des confiances. Mais, rassurez-vous, avec ce texte «moliérisé», on ne se trouve pas chez Cassavetes, plutôt chez Yasmina Reza et le rire en sort, lui, renforcé. **M.-P.G.**

Lausanne, Théâtre Boulimie, du 27 février au 9 mars; Champéry, Maxi-Rires Festival, le 20 mars; Gland, Théâtre de Grand-Champ, les 26 et 27 mars; Cossonay, Théâtre du Pré-aux-Moines, les 28 et 29 mars; Grône, Salle Recto-Verso, le 20 avril; Yverdon, Théâtre Benno Besson, les 23 et 24 avril; Villars-sur-Glâne, Nuithonie, les 30 avril et 1er mai; Porrentruy, Centre culturel du district, le 26 avril; Romont, Bicubic, le 3 mai; Onex, Spectacles onésiens, les 7 et 8 mai; Genève, Casino-Théâtre, du 21 au 24 mai; Morges, Théâtre de Beausobre, le 11 juin.

«Ars Nova»

Pour tous les spectateurs romands et francophones, Romain Daroles est ce brillant comédien qui, depuis 2018, restitue *Phèdre* avec facétie et minutie. Grâce à l'adaptation ingénieuse de François Gremaud, le jeune narrateur s'est taillé une réputation méritée de magicien de plateau. C'est peu dire qu'on a hâte de le voir à la manœuvre dans *Ars Nova*, une dystopie qui nous emmène dans un futur privé d'opéra. Que se passe-t-il quand des scientifiques retrouvent des gisements de bel canto et fondent devant ces airs «nouveaux»? Sous la direction de Romain Daroles qui joue également, Mathias Brossard, Marion Chabloz et François-Xavier Rouyer composeront ces joyeux savants. **M.-P.G.**

Genève, Théâtre Saint-Gervais, du 5 au 10 mars; Sion, Le Spot, le 13 mars.

«Ça veut jouer (ou bien?)»

Robert Bouvier a 62 ans. Cette phrase est presque étrange à écrire tant le directeur du Théâtre du Passage n'a pas d'âge. Comédien et metteur en scène passionné, cet amoureux des planches a toujours fasciné par son enthousiasme pour l'art de raconter des histoires. Dans son premier seul en scène,

Robert Bouvier refait le chemin à l'envers et, des politiciens aux comédiens, en passant par les mécènes et les spectateurs exigeants, l'homme de théâtre livre des «anecdotes croustillantes, mais jamais méchantes». On se réjouit d'aller vérifier. **M.-P.G.**

Bienne, Nebia, les 24, 26 et 27 février.

«Théâtre sans animaux»

Une distribution qui est un régal. Transformiste de nos scènes, Laurent Deshusses joue *Théâtre sans animaux*, entouré des excellents Camille Figuerio, Dominique Gubser et Frédéric Landenberg. Ils enchaînent les saynètes de nos vies dérégées, celles que l'auteur français Jean-Michel Ribes épingle. Signé Sylvain Ferron, ce spectacle joyeusement bestial chasse l'esprit de sérieux. **A. Df**

Fribourg, Nuithonie, le 23 avril; Genève, Théâtre Alchimic, du 5 au 16 juin.

«Les gros patinent bien»

Deux obsédés de la farce, deux gamins aussi. Pierre Guillois et Olivier Martin-Salvan débordent les cadres, c'est dans leur nature de comédiens-acrobates. Le premier est maigre comme un haricot, le second affiche une santé gargantuesque. Dans *Les gros patinent bien*, Pierre Guillois, maillot de bain noir et bonnet assorti, parcourt les plages d'une imagination maritime, qui doit le conduire de l'Islande jusqu'en Espagne. Chaque étape est un paysage de carton construit en direct et en musique. Dans son costume de milord, Olivier Martin-Salvan commente à toute vitesse ce périple. Ces lascars sont des horlogers. Leur mécanique foutraque est diabolique. **A. Df**

Vevey, Le Reflet, les 29 et 30 janvier; Yverdon, Théâtre Benno Besson, les 20 et 21 février.

«Quichotte, chevalerie moderne»

Les Fondateurs. Voilà une troupe qu'on aime depuis ses débuts, en 2009, alors que les drôles consacraient toute la durée d'un spectacle à construire un décor, d'où leur nom. Après neuf ans de ce joyeux délire, Zoé Cadotsch et Julien Basler ont porté leur regard décalé sur les classiques et ont fait de *Don Juan* et de *Madame Bovary*, un terrain de jeu relationnel et identitaire toujours aussi ingénieux. Cette fois, c'est *Don Quichotte* qui passe à la moulinette de leur humour inspiré. Que deviendra le justicier qui ne connaît pas la mesure face aux Fondateurs? Réponse forcément passionnante avec Anne Delahaye, David Gobet, François Herpeux à l'exercice. **M.-P.G.**

Genève, Théâtre Saint-Gervais, du 18 au 28 avril; La Chaux-de-Fonds, Théâtre populaire romand, du 2 au 4 mai.

«La Famille Don Juan»

Don Juan démasqué et fessé. A l'enseigne de Comiqu'opéra, les Neuchâtelois Davide Autieri et Leana Durney pratiquent l'irrévérence avec amour. Dans *La Famille Don Juan*, leur dernière création, le baryton et la mezzo-soprano devraient s'amuser des codes de l'opéra et mettre cul par-dessus tête l'épouseur du genre humain. Au cœur de l'affaire, le meurtre de l'insatiable conquérant. A la barre, Molière, Mozart et Lorenzo da Ponte témoigneront en musique. Ce polar lyrique mis en scène par Pierre Lericq promet de grands moments de vocalises comiques. **A. Df**

Cologne, Théâtre Le Crève-Cœur, du 23 avril au 19 mai; Montreux, Théâtre Montreux-Riviera, du 28 mai au 9 juin.

«Allegretto»

En 2008, aux Amis à Genève, on a découvert un innocent magnifique qui dans *My Way*, donnait sa recette du pas de côté pour réenchanter le monde. Seize ans après, le charme de François Gremaud est toujours intact et continue à diffuser sa vision joyeuse et intrépide de l'humanité. Dans *Allegretto*, créé à Toulouse il y a deux ans, le comédien fait entendre l'*Allegretto* de la 7^e symphonie de Beethoven qu'il appelait, enfant, «la plus belle musique du monde» et rend hommage au film de science-fiction qui l'abritait. Un retour sur image qui montre l'importance des traces sensorielles de l'enfance. **M.-P.G.**

Lausanne, Théâtre de Vidy, du 16 au 22 juin.

Vous aimez le théâtre sans modération et attendez qu'il vous surprenne

«Plutôt vomir que faillir»

Dans *Carte noire nommée désir*, applaudi sur plusieurs scènes romandes il y a deux ans, Rébecca Chaillon, nue, nettoyait de son corps imposant un sol qui se poissait au fur et à mesure que gouttaient des glaçons marron. Autant dire que la comédienne racisée n'a pas peur de créer vertiges et nausées. On retrouvera avec plaisir son franc-jouer et son écriture inspirée dans *Plutôt vomir que faillir*, le spectacle que l'artiste aurait aimé voir lorsqu'elle était ado. Entourée de quatre jeunes interprètes, elle y pose les questions qui fâchent et forgent la personnalité en dehors des figures imposées. **M.-P.G.**

Genève, Théâtre Saint-Gervais, du 31 janvier au 3 février; Lausanne, Théâtre de Vidy, du 29 mai au 2 juin.

«La fufoune not so in love ces jours-ci»

Le plaisir au féminin. En dehors des règles du jeu imposées. L'écrivaine franco-camerounaise Léonora Miano affirme son droit à une sexualité libérée des us, coutumes et autres prescriptions archaïques. L'autrice admirée de *Rouge impératrice* et de *Crépuscule du tourment* chante, vit et joue une ode à l'amour où la domination masculine ne serait plus la loi. Le musicien Francis Lassus escorte cette parade poétique. Un autre ciel est possible. **A. Df**

Lausanne, Théâtre de Vidy, du 16 au 18 avril.

«Mirlitons»

Tous les corps d'un métier qui est une vocation. François Chaignaud est ce danseur rare qui, d'une pièce à l'autre, change de visage, de genre, d'étoffe. Selon les soirs, il peut être diva fatale, champion de hula-hoop, gitane d'une romance espagnole ou ménestrel. Dans *Mirlitons*, il s'encanaille avec son compère, le musicien Aymeric Hainaux. Ces deux-là signent une pièce qui leur ressemble: chaque soir, ils repoussent leurs limites. Leur danse est bacchanale. Un soulèvement rythmique. **A. Df**

Genève, Pavillon ADC, du 29 février au 2 mars.

«Fréhel c'est moi»

Christine Vouilloz impressionne toujours. Son intelligence de jeu, sa façon d'épouser un rôle, d'en exprimer le trésor. La comédienne d'origine valaisanne vient ainsi de marquer les esprits en comtesse Almagiva dans *Le Barbier de Séville* et dans *Figaro divorce*, cet automne au Théâtre des Osses à Givisiez. Dans *Fréhel c'est moi*, d'après *Le Vent dans la bouche* - roman de Violaine Schwartz -, elle se faufille dans la légende de Fréhel, chanteuse populaire française de l'entre-deux-guerres. Le metteur en scène Gian Manuel Rau est son guide au milieu des ombres. Une cérémonie du soir en forme de miroir. **A. Df**

Carouge, Théâtre de Carouge, du 27 février au 24 mars.

«Qui a peur»

Avec *Face de pierre*, véritable assaut des façades intérieures de l'Hôtel de Ville genevois, Davide-Christelle Sanvee a créé la sensation au dernier Bâtie-Festival de Genève. Son intention? Raconter l'inexorable chute des opprimés et l'éternel recommencement de leurs luttes d'émancipation. Pareille attention aux plus fragiles dans *Qui a peur*, à voir en juin prochain. Dans ce spectacle, la jeune femme revient sur le démantèlement du camp de réfugiés de Calais en 2016 et sur la réaction des sociétés de transport mandatées qui ont alors protégé les sièges de leurs autocars pour éviter que les migrants ne les «infectent». De là, Davide-Christelle Sanvee questionne notre peur de l'autre dans les transports en commun et notre frilosité envers les personnes étrangères racisées. **M.-P.G.**

Genève, Théâtre du Grütli, du 12 au 22 juin.

Spectacle

Fréhel, diva de gouaille et de coke

Le Théâtre de Carouge ressuscite la chanteuse réaliste de la première moitié du XXe siècle. Un parcours de vie trépidant pour cette interprète envoûtée de javas bleues, entre deux lignes de poudre

Olivier Perrin
X @olivierperrin

C'est la très habitée Christine Vouilloz qui va le faire. Et c'est bien une comédienne de son calibre qu'il fallait pour proclamer: *Fréhel c'est moi!* Sur les traces du roman *Le Vent dans la bouche*, de Violaine Schwartz, elle va se faufiler au Théâtre de Carouge dans les méandres de cette chanteuse égarée dans la mémoire de temps perdus, sous les auspices du metteur en scène Gian Manuel Rau.

Fréhel. De son vrai nom à la graphie bretonne: Marguerite Boulc'h. Résistante femme aussi robuste que le grès rose de la falaise armoricaine, mais née un vendredi 13 de parents trop jeunes qui ne voulaient pas d'elle, en 1891, raconte la biographie de Nicole et Alain Lacombe, *Fréhel* (L'Echappée, 2024). Elle «s'élevait toute seule», la Môme Pervenche, qu'on disait. Car les chanteuses de cette première moitié du XXe sont toutes des «mômes», cette très jeune livreuse des sels Cérébos sans doute encore plus que d'autres, poussant la goulante dès l'âge de 5 ans dans les estaminets parisiens, d'abord sous la protection de La Belle Otero, à qui elle apporte par hasard des produits pharmaceutiques.

Inspiration pour Colette

A 14 ans, elle «savait déjà que tout est possible à condition de savoir s'imposer». Elle y réussit grâce à un chauffeur de camion qui avait ses entrées à l'Olympia, boulevard des Capucines. Elle convoie avec un premier homme, Robert Hollard; «chic type» que ce «Roberty», mais guère à la hauteur de cette donzelle nubile à qui il fait un enfant non désiré et négligé, très tôt disparu. C'est lui qui a l'idée de ce simple nom de scène, Fréhel, dont il affuble la chanteuse nostalgique de sa Bretagne et dont Colette s'inspira dans *La Vagabonde* pour le personnage de Jadin.

En 1908, elle est la première femme en France à graver un disque 78-tours. *C'est une gosse*. Le futur Serge Gainsbourg, gosse lui aussi, la croisera bien plus tard un jour dans une rue de Paris, flanquée d'un pékinos sous chaque aisselle». En 2010, sa chanson *La Coco* sera d'ailleurs interprétée dans le film de Joann Sfar, *Gainsbourg (vie héroïque)*, avec Yolande Moreau dans le rôle de Fréhel et le Lausannois Kacey Mottet Klein dans celui du petit Serge:

Le goût du malheur

Au seuil des années 1910, alors qu'elle multiplie les engagements artistiques en chantant Francis Carco ou Jean Lorrain, elle fait la rencontre, chavirante, dans les coulisses du Casino de Montmartre, de celui à qui elle ne pardonnera jamais, un an plus tard, sa trahison: Maurice Chevalier, qui lui préférera Mistinguett. Cette sentimentale désastreuse ne l'aima pas, «elle décida de l'aimer». Car Fréhel décide de tout, dans son destin. «Elle voulait séduire, rien ne pouvait lui résister», même sous l'effet des volutes de l'éther et de la poudre blanche qu'elle ne s'économise pas. Ces paradis l'aident à arracher sa voix des tripes, noires comme les émotions de la grande Damia, qu'elle admire par-dessus toutes, la future de son Roberty.

Cette voix, précisément, «chaude et rauque et vibrante», bouleversait la salle.

Avec «les yeux durs, le front têtue», elle faisait réellement vivre des chansons térébrantes. «Lyrisme, angoisse, sincérité désespérée», écrit Max Aghion dans le *Journal de Genève* du 9 novembre 1963. «La dernière note éteinte, Fréhel ne souriait pas davantage. Elle était réellement envoûtée. [...] Jamais dans ses prunelles n'a lui un éclair de joie. Elle avait le goût du malheur», poursuit-il, bien sombre à propos de cette divette également rigolarde et avide de tout. Politesse du brisement? Pas sûr que le morne tableau eût plu à celle qui fut à la chanson ce qu'Arletty fut au cinéma.

Les auteurs et compositeurs de la Belle Époque, musette et accordéon, ne lui refusent rien: c'est pour eux un honneur de lui offrir les vies chantées de la gueusaille, du peuple qui a toujours du cœur en tournoyant sur

Verbatim

«Je voudrais m'endormir un jour, partir sans souffrir, au son de l'accordéon...

Une dernière griserie, bonsoir, bonsoir le plaisir... J'ai pas plus peur de la mort que j'ai eu peur de la vie!... Regarde, j'ai la Grande Ourse gravée dans les pupilles, et je suis née un vendredi! Un treize! Ce sont des signes, cela, chez nous dans la lande... J'ai pleuré, j'ai souffert, j'ai été heureuse plus que n'importe quelle femme sur terre... Des écrivains m'ont fait entrer dans leurs œuvres: Colette, Mac Orlan, j'ai gagné de l'or. J'ai tout possédé... Bien sûr que j'y crois à mes chansons, si ça ne me plaisait pas, je leur chanterais des cantiques...»

En exergue de *Fréhel*, de Nicole et Alain Lacombe (Belfond, 1990)

ces valse chauloupées et ces javas endiablées. Mais la Grande Guerre est bientôt là, et à force de s'écorcher à d'inconstantes amours dans les barbelés de mauvais garçons ou de petits nobles encanaillés à Pigalle, elle veut fuir, découvrir l'Europe. Elle s'embarque sur les banquettes de l'Orient-Express dans les bagages de la petite-fille de Nicolas Ier, la grande-duchesse Anastasia, qui lui ouvre les portes d'une carrière à Bucarest, le Petit-Paris, puis la glisse dans le voluptueux chaudron festif, décadent, de Saint-Petersbourg.

A la fin de la guerre, un cargo la conduit d'abord, sur la route du retour en France, à Constantinople. La rousse Fréhel est alors polytoxicomane, constamment ivre de cocaïne et d'alcools mal distillés qui noient son assuétude dans les piaules des bordels. Elle s'en tire en étant accueillie triomphalement à Paris, qui ne l'a pas oubliée. Sa carrière, miraculeusement, redémarre, alors que la tradition même du cabaret se trouve en perte de vitesse avec l'arrivée du disque audio. Les micros, la radio, elle déteste tout cela, même si elle «concédera» une interview à Radio-Lausanne en 1950.

Machine à fantasmer

Alors elle refait l'Olympia, s'enrichit et pérennise son genre scénique où rien ne compte autant que la boulimie de l'instant et la générosité du don de soi au public, dans cette «grande parenthèse» de l'entre-deux-guerres. Fait aussi un peu de cinéma, interprète une chanson de Vincent Scotto mise en abyme dans *Pépé le Moko* de Julien Duvivier en 1937, qui lui offre une scène d'anthologie avec Jean Gabin affalé sur son plumard.

Deux ans auparavant, elle s'est remarquée. C'est un fiasco. Durant la Deuxième Guerre, elle coule elle-même les bielles de son Auburn, pour qu'elle ne tombe pas aux mains des pillards nazis. Elle se rend trois fois dans les stalags d'Allemagne pour animer, avec d'autres, quelques moments de vie des prisonniers et travailleurs forcés de France.

En 1908, elle est la première femme en France à graver un disque 78-tours, «C'est une gosse»

Echappe ensuite par miracle à la tonte des «chiennes collabos».

Fréhel, machine à fantasmer dont la présence tétanise les spectateurs... De son humilité, de sa puissance, elle joue, en rejoue, en abuse, jusqu'à brûler la fin de sa vie, en «cigale ayant trop chanté», écrit alors son nécrologue de la *Gazette de Lausanne*. Mais elle fréquente encore du beau monde avant de mourir en 1951, une nouvelle génération d'artistes qui l'adulent, les Georgette Plana, Marcel Azzola, Viviane Romance... Son intransigeance les fascine, moelle à épines de cette artiste lyrique qui jamais ne s'est battue pour passer dans les journaux ou à la radio, pas carriériste pour un sou. Juste Fréhel, entière comme le cap breton, amie de la reine Marie de Roumanie... On l'aimait pour sa lucidité arrachant les pleurs les plus sincères à Margot, celle qui termine ses jours, le charme éteint, bouffie par les excès, concierge rue Blanche.

La force, disent ses biographes, de celle à qui il fallait à chaque instant son bon petit coup de java bleue? Toujours savoir «remonter des abîmes, pour mieux souffrir de vivre». De vivre par et de son répertoire, entre ivresses et pertitions, «entre sublime et souillure». ■

«Fréhel c'est moi»,
Théâtre de Carouge,
du 27 février au 24 mars.



Fréhel fut à la chanson ce qu'Arletty fut au cinéma. «Lyrisme, angoisse, sincérité désespérée», écrivait à son propos Max Aghion dans le «Journal de Genève» du 9 novembre 1963. (Keystone/ Roger-Viollet/Gaston Paris)